

LE TEMPS DES SÉRIES

La chronique de Nicolas Dufour

«Fallout» broie Hollywood



L'une des grandes séries de l'année, sans conteste à mon sens, *Fallout*, en plus de son écriture à surprises et son impeccable réalisation, ne manque pas de couches de sens qui accroissent la fascination. Ce conte d'une Amérique qui s'est sabordée au nom d'une pureté morale et communautaire ne peut que résonner, spécialement en année électorale au pays de Donald Trump. Le retour aux années 1960, matrice du drame dont les personnages actuels vivent les conséquences deux cents ans plus tard, doit tenir d'un certain imaginaire américain concernant la décennie qui a commencé par l'assassinat de John F. Kennedy pour s'achever dans le borborygme vietnamien. Passé le paradis perdu, les considérables trahisons des parents de Lucy, la jeune héroïne, achèvent de glacer le portrait d'un pays autodétruit – mis en scène dans la série d'Amazon Prime, d'après le jeu vidéo du même nom.

Et il y a la question d'Hollywood. Après tout, c'est là que se joue le drame final – pour cette saison. Moldaver, l'antagoniste, a son QG dans les ruines de l'observatoire Griffith, symbole des collines de la cité du cinéma, tout comme le panneau Hollywood, montré à maintes reprises.

Face à Ella Purnell, obstinée en Lucy, et Aaron Moten, apprenti cyberguerrier, une galerie de stars des écrans défile. On ne songe pas forcément à un passage de témoin, plutôt à un brassage amusé.

Outre leurs activités au cinéma, les seniors de *Fallout* portent chacun un grand moment du genre sériel dans leur pays; face à sa fille Lucy, Kyle MacLachlan revient de *Twin Peaks* (ainsi qu'un peu de *Desperate Housewives*), Michael Emerson fait des heures supp' dans le mystère après *Lost* – et celui qui était, sur l'île, le cerveau des «autres» se retrouve décapité deux cents ans plus tard, c'est malin. On a Michael Rapaport, acteur sérieux (*Boston Public*, *Justified*) en Titus, le chevalier qui en a marre et se plaint de ses conditions de travail comme un syndicaliste bougon; et encore Fred Armisen, moins connu en Europe mais figure familière avec ses grosses lunettes, star nagueère de *Portlandia*, ici DJ d'une radio que personne n'écoute.

Et bien sûr, le plus énorme, Walton Goggins, ripou au-delà des ongles dans *The Shield*, qui incarne la goule, ce méchant sans nez. A ce stade d'autocritique de l'industrie, la démarche surprend toujours mais impose son registre, parfaitement jousif. ■

> La phrase

«La vraie bonne surprise, c'était de voir l'IA réhumaniser les témoins»

Solène Chalvon-Fioriti a fait appel à l'intelligence artificielle plutôt qu'au floutage pour modifier les visages dans son documentaire «Nous, jeunesse(s) d'Iran» (entretien dans «Télérama» du 20 au 26 avril 2024).

JUKEBOX

Philippe Chassepot

François Breut, ténèbres heureuses

Non, pas les ténèbres des poétesses maudites, ni celles des «songwriteuses» aux états d'âme dévastateurs, mais bien celles situées sous la terre, où l'obscurité règne en maîtresse, où les vers attendent nos cadavres pour leur repas quotidien. Un concept trop sinistre pour lancer une belle journée de printemps? Du tout, et on vous le demande à genoux sur la mousse et les mains jointes dans le terreau: ne jugez pas François Breut à l'aune de sa passion tardive et foncez jeter une paire d'oreilles sur son huitième album. Vous y retrouverez sa voix à la jeunesse éternelle, incroyable de clarté, et aussi une atmosphère musicale remplie de synthés chatoyants et d'ondulations roboratives. «*Vif!* est une invitation à goûter, même si ça sent le charbon, le marécage, la pollution et parfois les fleurs de printemps – si on cherche bien», nous dit l'artiste, qui a récemment fait l'acquisition d'un petit bois pour y planter des arbres. Elle a voulu aller respirer en dessous, faire un pas de côté pour échapper à la folie du béton. Elle a bien fait, son *Vif!* est justement plein de vie, d'injonctions à fuir la déprime citadine et à se vautrer dans l'organique. Merci à elle. ■



François Breut, «Vif!» (62 Records)

> Sortir

Berne

Danse

Les turbulences de l'adolescence. Ce tunnel gluant pour les uns, cette steppe lyrique pour les autres. Le chorégraphe britannique Botis Seva invite à revisiter cet âge de brume et de promesses dans *BLKDOG*, l'un des spectacles très attendus du festival de danse Steps. Sept danseurs empruntent à tous les styles, dont le hip-hop, pour donner corps à cette période de la vie où tout tremble, dans l'attente d'un élan salvateur. La compagnie Far From the Norm devrait faire couler l'encre pourpre de désirs irrépressibles. A.Df

«*BLKDOG*», Bienne, Nebia, jeudi 2 mai à 19h30; Fribourg, Théâtre de l'Équilibre, dimanche 5 mai à 17h. Renseignements: Steps.ch

Genève

Musique



Le compagnonnage entre les Brésiliens de Nación Zumbi et nos compatriotes des Young Gods s'étend par intermittence sur de nombreuses années. Electronisme syncopé du Nordeste pour les uns, rock machinique (histoire de faire très court) pour les autres: les deux esthétiques fusionnent parfaitement en une transe puissante, comme on peut s'en rendre compte sur un EP témoignant de leur concert commun au MJF en 2016, et qui sera justement verni à l'Alhambra. P.S. Nación Zumbi & Franz Treichler, Genève, Alhambra, samedi 27 à 20h.

Jura

Théâtre

Des scènes scolaires à celle d'une grande institution cantonale. Cinq établissements cantonaux participent au Festival Etudiant à Delémont, avec au programme, notamment, *La Mouette* de Tchekhov, *L'Opéra de quat'sous* de Brecht ou encore *La Gueule de l'espoir*, nouveau texte du natif de Saignelégier Camille Rebetez. La relève est en marche. S.G. Festival Etudiant, Delémont, Théâtre du Jura, jusqu'au 5 mai.

Neuchâtel

Scènes



Tandis que la plupart des festivals misent aujourd'hui sur la multiplication des têtes d'affiche, aux Amplitudes, événement biennal chaud-fonnier, on a fait le pari inverse: mettre en lumière l'œuvre d'un seul artiste. La onzième édition invite à plonger dans l'univers du compositeur suisse-colombien Daniel Zea, qui hybride traditions latines et expérimentations musicales. Dans différents espaces de la ville, Zea et ses invités multiplieront les rendez-

vous, de la création pour orchestre à la performance chorégraphique, avec «avatars et lettres d'amour». V.N. Festival Les Amplitudes, divers lieux de La Chaux-de-Fonds, du 30 avril au 5 mai.

Valais

Musique



Madam, merci pour le bruit: après deux EP, le trio féminin vient de publier son premier album, *Thanks for the Noise*. En 35 minutes et 12 titres, les Toulousaines démontrent leur aisance à générer du bon bruit, entre rock stoner, neo-punk et power-pop. A découvrir à Sion en exclusivité suisse. S.G. Madam en concert, Sion, Port-Franc, vendredi 3 mai à 21h, avec Mamba Bites en première partie.

Vaud

Musique

Les Polyssons montent *La Visite de la vieille dame*, de Dürrenmatt. Le Groupe de Théâtre antique de Neuchâtel s'attaque à *Prométhée enchaîné*, d'Eschyle, tandis que *Legal Broadway* établira un lien entre le droit des affaires et les comédies musicales. Du 29 avril au 11 mai, au Nucleo et à La Grange, se déroulera le 17e Festival Fécule qui permet à 300 étudiants et collaborateurs académiques de montrer leur talent théâtral. Organisé par l'Université de Lausanne (Unil), ce rendez-vous propose aussi des rencontres aiguës avec des chercheurs du cru. Un dernier focus? *Qui part à la chasse?*, le 10 mai, dans lequel Jimmy Capdevila, seul dans un t-shirt trop grand, s'interrogera sur le sens la vie. M.-P.G. Festival Fécule, Lausanne, Unil, du 29 avril au 11 mai.

Scènes



Après un triomphe à l'international, un passage à Genève et deux salles comblées à Fribourg, c'est au tour de Morges d'accueillir les acrobates de *A Simple Space*. Best-seller de la troupe australienne Gravity & Other Myths, le spectacle a acquis une solide réputation pour ses voltiges à couper le souffle. Sur la piste, sept circassiens et un musicien s'en donnent à cœur joie pour un show inventif où le vertige est joyeux et la gravité, complètement obsolète. V.N. «*A Simple Space*», Morges, Théâtre de Beausobre, dimanche 28 à 17h.

> Chez soi

Si vous avez... 6 × 32'

«Mindblow»

En repensant aux télécrochets des années 2000, on se demande parfois ce que deviennent ces candidats, refoulés par un jury sans pitié. Se remet-on jamais d'une humiliation télévisée? Pour Markus, la réponse est non. À 40 ans, ce vendeur d'électroménager demeure hanté par sa participation, vingt ans plus tôt, à une émission de talents. Après avoir ingéré un calmant, il se ridiculise face caméra. Bientôt, son casting raté devient un mème.

Ce faux pas le ronge, mais ce qui est fait est fait... enfin, c'est ce qu'il croyait. A la suite d'un coup de jus, Markus (Dimitri Stapfer) va pouvoir communiquer, par SMS, avec la version de lui-même de 20 ans. A qui il donne immédiatement ce conseil: ne prend aucune pillule avant l'audition! Le jeune Markus obtempère et séduit les juges. De quoi faire basculer son existence.

Et de changer radicalement le cours des choses, comme le veut le b.a.-ba du voyage temporel. D'un claquement de doigts, le Markus du futur est propulsé superstar, mais pas sans dommages. Il en a épousé une autre, tandis que dans cette nouvelle réalité, son meilleur ami est SDF et sa sœur croupit en prison. Lorsque ces derniers, dans le passé, apprennent ce que ce nouveau destin leur réserve, ils tentent à tout prix de revenir à l'ordre établi.

Après le drame familial *Neumatt*, la comédie policière *Tschugger* ou la série d'espionnage *Davos 1917*, la SRF souhaitait continuer, avec *Mindblow*, à «proposer des nouveautés» au public. Reste que la série, signée du réalisateur zurichois Eric Andreae, n'est de loin pas la première fiction à explorer le fantasme de la deuxième chance. Cet effet papillon, *Mindblow* le développe de manière assez classique, à la sauce dramédie. Une innovation bluffante toutefois: pour toutes les séquences de 2003, les équipes ont rajeuni l'acteur principal grâce à l'IA.

Les personnages, explorés autant que les confusions temporelles le permettent, sont touchants car pétris par les mêmes choses que nous: la cruauté du temps qui passe, les regrets, l'orgueil. Et la peur, dixit Markus, de se «réveiller à 40 ans avec une vie de merde». *Mindblow* n'est probablement pas la série suisse qui restera dans les mémoires, mais un joli rappel que rien n'est jamais déterminé... et un trip nostalgique dans les années 2000.

■ Virginie Nussbaum

Une série d'Eric Andreae (2024), sur Play Suisse.

Diffusion des derniers épisodes le 30 avril dès 21h10 sur RTS 2.

Si vous avez... 7 × 35'

«Baby Reindeer»

Connaissez-vous Richard Gadd? Probablement pas. Ce comédien écossais avait jusqu'ici officié outre-manche, mais depuis dix jours, son nom est partout. Parce que ce trentenaire a porté à l'écran le one man show autobiographique qui l'a fait connaître, *Baby Reindeer*. «Mon petit renne», un titre mignon pour le récit d'un traumatisme: le harcèlement dont il a été victime, durant de longs mois, par une femme rencontrée dans un bar en 2015.

En l'occurrence, le bar où il travaille. Richard Gadd, Donny Dunn dans la série (il interprète ici son propre rôle), est un aspirant humoriste dont les blagues ne font rire – presque – personne. Un jour, Martha débarque, il lui offre un thé car elle n'a pas de sous. Pourtant, cette quadragénaire en surpoids lui affirme qu'elle est l'avocate des plus grands de ce monde. Cette première incohérence aurait dû l'alerter, elle déclenche une spirale de mensonges, oscillant entre flirt et menaces, aux proportions insoupçonnées. Martha bombarde Donny d'e-mails, infiltre chaque recoin de sa vie et, n'obtenant pas ce qu'elle veut, devient agressive, dangereuse.

Le harcèlement a la cote en fiction, où il est un levier évident à frissons, voire une dynamique glamourisée entre deux personnages – on pense à *You*, autre succès Netflix sur un jeune psychopathe qui traque la femme qu'il fantasme. Mais si *Baby Reindeer* fascine, c'est que la série est plus complexe que ça. Elle a beau incarner la folie destructrice, Martha (brillante Jessica Gunning) est aussi touchante, vulnérable. Quant à Donny, il se laisse aussi manipuler – par pitié, culpabilité... et parce qu'un épisode encore plus sombre de sa vie a laissé en lui des trous béants que Martha remplit.

En abordant le harcèlement, et même l'abus sexuel d'un homme, la série s'attaque sans détour à un tabou qui commence seulement, en 2024, à lâcher du terrain. Un visionnage souvent inconfortable, voire difficile, mais captivant en ce qu'il renverse la focale et éclaire des récits rares.

C'est aussi parce qu'elle brouille les pistes que la série obsède. Comme pour *The Crown*, le public veut démêler le vrai du faux, se transformant en armée de cyber-détectives. De nombreux internautes sont partis à la chasse à la vraie Martha, multipliant les fausses accusations. «Ne spéculiez pas sur l'identité des personnes de la vie réelle. Ce n'est pas le but», a conjuré Gadd. Les secousses de *Baby Reindeer* n'ont pas fini de se faire sentir. ■ V.N. «*Baby Reindeer*» («*Mon petit renne*»), une série de Richard Gadd (2024), sur Netflix.